BIBLIOTHÈQUE
OMNIBUS.

ÉCONOMIE.

Av.r

Extrait du Journal du Commerce, du 1er Mars 1820

On ne saurait trop encourager la publication des livres utiles, surtout quand le libraire les met, par la modicité de leur prix, à la portée de toutes les fortunes. M. Sanson mérite donc tous nos éloges pour avoir fait réimprimer l'ouvrage si estimé de Franklin, *la Science du bonhomme Richard*, qu'il vend au modeste prix de dix centimes avec une notice sur la vie de l'auteur. On sait quels excellens conseils contient ce petit ouvrage, et quel bien il a produit aux Etats Unis, en répandant dans toutes les classes le goût du travail et de l'économie. Les négocians, les chefs d'ateliers et de manufactures s'empresseront sans doute d'acheter ce livre et de le distribuer aux personnes qu'ils emploient : la lecture de cet écrit peut être utile à bien des gens; elle n'est inutile pour personne.

Imprimerie de J. Smith.

LA SCIENCE

DU

BONHOMME RICHARD,

TRÉSOR DE MORALE

POUR TOUS LES AGES ET TOUTES LES CONDITIONS;

PAR B. FRANKLIN.

AU PALAIS ROYAL,

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION DE A. J. SANSON,

LIBRAIRE DE S. A. R. MGR. LE DUC DE MONTPENSIER.

1829.

NOTICE SUR B. FRANKLIN

Honneur aux hommes vertueux qui donnent à la fois le précepte et l'exemple!!!—Benjamin Franklin est de ce petit nombre.

La Science du Bonhomme Richard, qu'il aurait pu appeller *la charte universelle*, et qu'il publia par pure philanthropie en 1733, dans le seul but d'être utile à la société, est le point de départ de toutes les vertus: amour du travail, amour de la patrie, amour de ses semblables, confiance en Dieu; voila ce que le livre de Franklin inspire; c'est le miroir de lâme noble et courageuse de son auteur, dont la vie toute active, toute consacrée au bien public quoique commencée dans le rang de simple ouvrier; se termina dans le rang le plus élevé.

Franklin, né en Amérique en 1706, de parens peu aisés, commença sa carrière chez un coutelier où il était apprenti. A l'âge de 10 ans, il quitta cet état pour apprendre l'imprimerie, et bientôt acquit assez de connaissances dans cet art pour aller à Londres diriger chez l'imprimeur Palmer. A 22 ans, il revint dans sa patrie, s'y établit, et à 25 ans fonda à ses frais la première bibliothèque publique que l'Amérique ait eue. Ensuite il publia *son bonhomme Richard*; à 32 ans il forma à Philadelphie la premiere compagnie pour éteindre les incendies, et à 41 ans, fit connaitre ses découvertes sur l'électricité. (On lui doit l'invention des paratonneres, du cerf-volant électrique, des cheminées économiques, et le perfectionnement de l'harmonica.) Ce fut à cette époque (1778) que l'Amérique, alors colonie anglaise, voulant s'affranchir de la dépendance de l'Angleterre, eut une guerre à soutenir contre cette puissance. Franklin, qui avait contribué de touts ses moyens à cet affranchissement, fut nommé ambassadeur près la cour de France, afin de solliciter son appui pour l'indépendance des Etats-Unis. Malgré son grand âge, Franklin accepta cette mission difficile et importante, débarqua à Nantes à l'âge de 70 ans, et, par ses talens politiques, sut déterminer le roi de France, Louis XVI (déjà bien disposé) en faveur de l'Amérique. Les Anglais se virent bientôt forcés à reconnaître l'émancipation des Américains. Après huit ans de séjour en France, à Passy près Paris, où il vivait fort simplement, Franklin retourna au milieu de ses concitoyens, qui l'accueillirent avec des transports d'amour et de reconnaissance. Il fut nommé gouverneur de la Pensylvanie, et mourut, âgé de 84 ans, emportant avec lui l'estime et les regrets de l'univers entier. On porta son deuil pendant un mois en Amérique, et pendant trois jours en France.

A. J. SANSON

LA SCIENCE
DU BONHOMME RICHARD.

J'ai ouï dire que rien ne fait autant de plaisir à un auteur, que de voir ses ouvrages cités avec vénération par d'autres savans écrivains. Jugez donc combien je dus être content d'une aventure que je vais vous rapporter.

Je passais l'autre jour à cheval dans un endroit où il y avait beaucoup de monde rassemblé pour une vente publique. Je m'y arrêtai. L'heure n'étant pas encore venue, la compagnie causait sur la dureté des temps; et quelqu'un s'adressant à un personnage à cheveux blancs, assez bien mis, lui dit: "Et vous, père Abraham, que pensez-vous de ce temps-ci? N'êtes-vous pas d'avis que le fardeau des impôts finira par détruire ce pays-ci de fond en comble? Car comment faire pour les payer? Quel parti voudriez-vous qu'on prît là-dessus?" Le père Abraham fut quelque temps à réfléchir, et répliqua: "Si vous voulez savoir ma façon de penser, je vais vous la dire en peu de mots; car un mot suffit à qui sait entendre." comme dit le bonhomme Richard. Tout le monde se réunit pour engager le père Abraham à parler; et l'assemblée s'étant approchée en cercle autour de lui, il tint le discours suivant:

Mes chers amis et bons voisins, il est certain que les impôts sont très-lourds: cependant, si nous n'avions à payer que ceux que le gouvernement nous demande nous pourrions espérer d'y faire face plus

aisement; mais nous en avons une quantité d'autres bien plus onéreux : par exemple, l'impôt de notre paresse nous coûte le double de la taxe du gouvernement; notre orgueil le triple, et notre folie le quadruple. Ces impôts sont tels, qu'il n'est pas possible aux commissaires d'y faire la moindre diminution; cependant, si nous voulons suivre un bon conseil, il y a encore quelque espoir pour nous; Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes, comme dit le bonhomme Richard dans son Almanach de 1733.

S'il existait un gouvernement qui obligeât ses sujets à donner régulièrement la dixième partie de leur temps pour son service, on trouverait assurément cette condition fort dure; mais la plupart d'entre nous sont taxés, par leur paresse, d'une manière beaucoup plus tyrannique. La paresse amène avec elle des incommodités, et raccourcit sensiblement la durée de la vie; semblable à la rouille, elle use beaucoup plus que le travail : la clef dont on se sert est toujours claire, comme dit le bonhomme Richard.—Si vous aimez la vie, ne prodiguez pas le temps; car, comme dit encore le bonhomme Richard, c'est l'étoffe dont la vie est faite. Combien de temps ne donnons-nous pas au sommeil au-delà de ce que nous devrions naturellement lui donner! Nous oublions que le renard qui dort ne prend point de poules, et que nous aurons assez de temps à dormir quand nous serons dans la tombe.

Si le temps est le plus précieux des biens, prodiguer le temps doit être, comme dit le bonhomme Richard, la plus grande des prodigalités, puisque, comme il nous l'apprend ailleurs, le temps perdu ne se retrouve jamais, et que ce que nous appelons assez de temps, se trouve toujours fort peu de temps. — Courage donc! et agissons pendant que nous le pouvons. Moyennant l'activité, nous ferons

beaucoup plus avec moins de peine; la paresse rend tout difficile ; le travail rend tout aisé : celui qui se lève tard, s'agite tout le jour, et commence à finir ses affaires, qu'il est déjà nuit; la paresse va si lentement, que la pauvreté l'a bientôt attrapée. Poussez vos affaires, et que ce ne soit pas elles qui vous poussent. Un homme qui se couche de bonne heure et se lève matin, dit le bonhomme Richard, devient bien portant, riche et sage.

Que signifient les désirs et les espérances de temps plus heureux? Nous pouvons rendre le temps meilleur, si nous savons agir. L'activité, comme dit le bonhomme Richard, n'a pas besoin de former des vœux. Celui qui vit d'espérance mourra de faim. Il n'y a point de profit sans peine. Il faut me servir de mes mains, puisque je n'ai point de terres; si j'en ai, elles sont fortement imposées; et, comme le bonhomme Richard l'observe avec raison, un métier vaut un fonds de terre, une profession est un emploi utile et honorable : mais il faut faire valoir son métier, et suivre sa profession; autrement, ni le fonds ni l'emploi ne nous aideront à payer nos impôts.

Quiconque est industrieux n'a point à craindre la disette; la faim regarde la porte de l'homme laborieux, mais n'ose pas l'ouvrir; les commissaires et les huissiers la respectent également; car l'activité paie les dettes, et le désespoir les augmente. Vous n'avez besoin ni de trouver un trésor, ni d'hériter de riches parens; le travail est le père de la prospérité, et Dieu ne refuse rien à l'industrie.

Labourez pendant que le paresseux dort, vous aurez du blé à vendre et à garder. Labourez aujourd'hui, car vous ne pouvez pas savoir tous les obstacles que vous rencontrerez le lendemain. C'est ce qui a fait dire au bonhomme Richard : Un bon aujourd'hui vaut mieux que deux demain; et encore .

Ne remettez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui. Si vous étiez le domestique d'un bon maître, ne seriez-vous pas honteux qu'il vous trouvât les bras croisés? Eh bien, puisque vous êtes votre propre maître, rougissez lorsque vous vous surprenez vous-même dans l'oisiveté, tandis que vous avez tant à faire pour vous, pour votre famille, pour votre patrie. — Levez-vous donc dès le point du jour; que le soleil, en regardant la terre, ne puisse pas dire: Voilà un lâche qui sommeille. Point de remises, mettez-vous à l'ouvrage, endurcissez vos mains à manier vos outils, et souvenez-vous, comme dit le bonhomme Richard, qu'un chat en mitaines ne prend point de souris. — Vous me direz qu'il y a beaucoup à faire, et que vous n'avez pas la force. Cela peut être; mais ayez la volonté et la persévérance, et vous verrez des merveilles. L'eau qui tombe constamment goutte à goutte, finit par user la pierre. Avec du travail et de la patience, une souris coupe un câble, et de petits coups répétés abattent de grands chênes.

Il me semble entendre quelqu'un de vous me dire: Ne faut-il donc pas prendre quelques instans de loisir? — Je vous répondrai, mes amis, ce que dit le bonhomme Richard: Employez bien votre temps, si vous voulez mériter le repos, et ne perdez pas une heure, puisque vous n'êtes pas sûrs d'une minute. Le loisir est un temps qu'on peut employer à quelque chose d'utile. Il n'y a que l'homme vigilant qui puisse se procurer cette espèce de loisir auquel le paresseux ne parvient jamais. Une vie tranquille et une vie oisive sont deux choses fort différentes. Croyez-vous que la paresse vous procurera plus d'agrément que le travail? Vous avez tort; car la paresse engendre les soucis, et le loisir sans nécessité produit l'ennui et les regrets. — Bien des gens vou

draient vivre, sans travailler, par leur seul esprit; mais ils échouent faute de fonds. Le travail au contraire mène toujours à sa suite la satisfaction, l'abondance et la considération. Le plaisir court après ceux qui le fuient. La fileuse vigilante ne manque jamais de chemise. Depuis que j'ai des brebis et une vache, chacun me donne le bonjour, comme le dit très-bien le bonhomme Richard.

Mais, indépendamment de l'industre, il faut encore avoir de la constance, de la résolution et des soins. Il faut voir ses affaires avec ses propres yeux, et ne pas trop s'en rapporter aux autres. Le bonhomme Richard dit : Je n'ai jamais vu un arbre qu'on change souvent de place, ni une famille qui déménage souvent, prospérer autant que d'autres qui sont stables. Trois déménagements font le même tort qu'un incendie, et il vaut autant jeter l'arbre au feu que de le changer de place. Conservez votre boutique, et votre boutique vous conservera. Si vous voulez que vos affaires se fassent, allez-y vous même. Si vous ne voulez pas qu'elles soient faites, envoyez-y. Le laboureur qui veut prospérer, doit conduire lui-même sa charrue. L'œil du maître fait plus que ses deux mains. Le défaut de soin fait plus tort que le défaut de savoir. Ne pas surveiller vos ouvriers, c'est laisser votre bourse à leur discrétion. Le trop de confiance dans les autres est la ruine de bien des gens

Les soins qu'on prend pour soi-même sont toujours profitables; car le savoir est pour l'homme studieux, les richesses pour l'homme vigilant, la puissance pour la bravoure, et le ciel pour la vertu. Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et que vous aimez, servez-vous vous-même. Le bonhomme Richard conseille la circonspection et le soin par rapport aux objets même de la plus petite importance, parce qu'il arrive souvent qu'une légère négligence produit un

grand mal. Faute d'un clou, dit-il, le fer d'un cheval se perd ; faute d'un fer, on perd le cheval ; faute d'un cheval, le cavalier lui-même est perdu parce que son ennemi l'atteint, le tue, et le tout pour n'avoir pas fait attention à un clou au fer de sa monture.

En voilà assez, mes amis, sur le travail et sur l'attention que chacun doit donner à ses propres affaires ; mais à cela il faut ajouter encore la tempérance, si nous voulons assurer le succès de notre travail.

Un homme qui ne sait pas épargner à mesure qu'il gagne, mourra sans avoir un sou, après avoir eu toute sa vie le nez collé sur son ouvrage. Plus la cuisine est grasse, dit le bonhomme Richard, plus le testament est maigre. Bien des fortunes se dissipent en même temps qu'on les gagne, depuis que les femmes ont négligé les quenouilles et le tricot pour la table à thé, et que les hommes ont quitté pour le punch la hache et le marteau. Si vous voulez être riche, n'apprenez pas seulement comment on gagne, sachez aussi comment on ménage. Les Indes n'ont pas enrichi les Espagnols, parce que leurs dépenses ont été plus fortes que leurs revenus.

Renoncez donc à vos folies dispendieuses, et vous aurez moins à vous plaindre de l'ingratitude des temps, de la dureté des impositions, et de l'entretien onéreux de vos grosses maisons : car le vin, les femmes, le jeu et la mauvaise foi diminuent la fortune et multiplient les besoins. Il en coûte plus cher pour entretenir un vice que pour élever deux enfans. Vous vous imaginez peut-être qu'un peu de thé, quelques tasses de punch, quelques délicatesses pour la table, des habits plus recherchés, de petites parties de plaisir ne peuvent être de grande conséquence ; mais souvenez-vous de ce que dit le bon

homme Richard : Un peu, répété plusieurs fois, fait beaucoup. Soyez en garde contre les petites dépenses. Il ne faut qu'une légère voie d'eau pour submerger un grand navire. La délicatesse du goût conduit à la mendicité. Les fous donnent les festins, et les sages les mangent.

Vous voilà tous assemblés ici pour une vente de meubles élégans et de bagatelles fort chères. Vous appelez cela des biens; mais, si vous n'y prenez garde, il en résultera de grands maux pour quelques-uns de vous. Vous comptez que tout cela sera vendu bon marché, peut être le sera-t-il en effet pour beaucoup moins qu'il n'a coûté; mais si vous n'en avez pas réellement besoin, cela sera toujours trop cher pour vous. Rappelez-vous les maximes du bonhomme Richard : Si tu achètes ce qui est superflu pour toi, tu ne tarderas pas à vendre ce qui t'est le plus nécessaire. Réfléchis toujours avant de profiter d'un bon marché. Le bonhomme pense sans doute que souvent un bon marché n'est qu'illusoire, et qu'en vous gênant dans vos affaires, il vous cause plus de tort qu'il ne vous fait de profit; car je me souviens qu'il dit ailleurs : J'ai vu quantité de gens ruinés pour avoir fait de bons marchés. C'est une folie d'employer son argent à acheter un repentir : c'est cependant ce qu' on fait tous les jours dans les ventes, faute de se souvenir de l'Almanach du bonhomme Richard. — L'homme sage, dit-il, s'instruit par les malheurs d'autrui. Les fous deviennent rarement plus sages par leur propre malheur : *felix quem faciunt aliena pericula cautum.* Je sais tel qui, pour orner ses épaules, a fait jeûner son ventre, et a presque réduit sa famille à se passer de pain. Les étoffes de soie, les satins, les écarlates et les velours éteignent le feu de la cuisine. Loin d'être des besoins de la vie, on peut à peine les regarder comme des com-

modites ; mais parce qu'elles paraissent brillantes on est tenté de les avoir. C'est ainsi que les besoins artificiels du genre humain sont devenus plus nombreux que les besoins naturels. Pour une personne réellement pauvre, il y a cent indigens.

Par ces extravagances et autres semblables, les gens bien nés sont réduits à la pauvreté, et sont forcés d'avoir recours à ceux qu'ils méprisaient auparavant, mais qui ont su se maintenir par le travail et la sobriété. C'est ce qui prouve, comme le dit fort bien le bonhomme Richard, qu'un manant sur ses pieds est plus grand qu'un gentilhomme à genoux. Peut-être ceux qui sont ruinés avaient-ils hérité d'une fortune honnête ; mais, sans connaître les moyens par lesquels elle avait été acquise, ils pensaient que, puisqu'il était jour, il ne ferait jamais nuit. Une si petite dépense, disaient-ils, sur une fortune comme la mienne, ne mérite pas qu'on y fasse attention. — Les enfans et les fous imaginent que vingt francs et vingt ans ne peuvent jamais finir. Mais à force de prendre à la huche, sans y rien mettre, on en trouve bientôt le fond ; et quand le puits est sec, on connaît tout le prix de l'eau. C'est ce qu'ils auraient su d'abord, s'ils avaient voulu consulter le bonhomme. Etes-vous curieux, mes amis, de connaître ce que vaut l'argent ? essayez d'en emprunter : celui qui va faire un emprunt, va chercher une mortification, il en arrive autant à ceux qui prêtent à certaines gens, quand ils vont redemander leur dû. Mais ce n'est pas là notre question.

Le bonhomme Richard, à propos de ce que je disais tout à l'heure, nous avertit que l'orgueil de la parure est une malédiction. Quand vous en êtes atteint, consultez votre bourse avant de consulter votre fantaisie. L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et qui est bien plus inso-

table. Si vous achetez une jolie chose, il vous en faudra dix autres pour que l'assortiment soit complet, mais, dit le bonhomme Richard, il est plus aisé de supprimer la première fantaisie que de satisfaire toutes celles qui viennent ensuite. Il est aussi fou au pauvre de vouloir singer le riche, qu'il l'était à la grenouille de s'enfler pour devenir aussi grosse que le bœuf. Les grands vaisseaux peuvent se hasarder en pleine mer; mais les petits bateaux doivent se tenir près du rivage. Les folies de l'orgueil sont bientôt punies; car, comme le dit le bonhomme Richard, l'orgueil qui dîne de vanité, soupe de mépris. Il dit encore : L'orgueil déjeûne avec l'abondance, dîne avec la pauvreté, et soupe avec la honte. Mais, après tout, que revient-il de cette vanité de paraître pour laquelle on se donne tant de peines; et l'on s'expose à de si grands dangers? Elle ne peut ni nous conserver la santé, ni adoucir nos souffrances : au contraire, sans augmenter notre mérite personnel, elle nous rend l'objet de l'envie, et accélère notre ruine. Qu'est-ce qu'un papillon? Ce n'est tout au plus qu'une chenille habillée, et voilà ce qu'est le petit maître. Quelle folie n'est-ce pas que de s'endetter pour de telles superfluités!

Dans la vente que l'on va faire ici, mes amis, on nous offre six mois de crédit, et peut-être est-ce l'avantage de cette condition qui a engagé quelques-uns d'entre nous à s'y trouver, parce que, n'ayant point d'argent comptant à dépenser, ils espèrent satisfaire leur fantaisie sans rien débourser. Mais, hélas! songez-vous bien à ce que vous faites, lorsque vous vous endettez? Vous donnez à un autre des droits sur votre liberté. Si vous ne pouvez pas payer au terme fixé, vous rougirez de voir votre créancier, vous ne lui parlerez qu'avec crainte; vous vous abaisserez à vous excuser auprès de lui d'une manière

humiliante ; peu à peu vous perdrez votre franchise et vous en viendrez enfin à vous déshonorer par les mensonges les plus évidens et les plus misérables ; car, comme dit le bonhomme Richard, la première faute est de s'endetter, la seconde est de mentir. Le faiseur de dettes a toujours le mensonge en croupe. Un homme né libre ne devrait jamais rougir ni appréhender de parler à quelque homme vivant que ce soit, ni de le regarder en face. La pauvreté ôte toute espèce de courage et de vertus. Il est difficile qu'un sac vide puisse se tenir debout.

Que penseriez vous d'un prince ou d'un gouvernement qui vous commanderait par édit de vous habiller comme les personnes de distinction, malgré qu'il y eut peine de prison ou de servitude pour quiconque ferait des dettes. — Ne diriez-vous pas que vous êtes nés libres, que vous avez le droit de ne vous vêtir que selon vos moyens, et qu'un tel gouvernement est tyrannique? Et cependant vous vous soumettez volontairement à cette tyrannie, quand vous vous endettez pour vous parer. Votre créancier a le droit, si bon lui semble, de vous priver de votre liberté en vous confinant pour toute votre vie dans une prison.

Quand vous avez fait le marché qui vous plaît, vous ne songez peut-être guère au paiement; mais les créanciers, comme dit le bonhomme Richard, ont meilleure mémoire que les débiteurs. Les créanciers, dit-il encore, sont la secte du monde la plus superstitieuse. Il n'y a pas d'observateurs plus exacts qu'eux de toutes les époques du calendrier. L'échéance de votre dette arrive sans que vous y preniez garde, et l'on vous en fait la demande avant que vous vous soyez préparé à y satisfaire. Si, au contraire, vous pensez à ce que vous devez, le terme qui paraissait d'abord si long, vous semblera, en

approchant, extrêmement court; vous vous imaginerez que le temps a mis des ailes aux talons, comme il en a aux épaules. Le carême n'est jamais long pour ceux qui doivent payer à Pâques. L'emprunteur et le débiteur sont deux esclaves : l'un du prêteur, l'autre du créancier; ayez horreur de cette double chaîne. Conservez votre liberté et votre indépendance.

Peut-être vous croyez-vous en ce moment dans un état d'opulence qui vous permet de satisfaire impunément quelque petite fantaisie; mais épargnez pour le temps de la vieillesse et du besoin, pendant que vous le pouvez. Le soleil du matin ne dure pas tout le jour. Le gain est incertain et passager; mais la dépense est continuelle et certaine. Il est plus aisé de bâtir deux cheminées que d'entretenir du feu dans une, dit le bonhomme Richard; ainsi, couchez-vous sans souper, plutôt que de vous lever avec des dettes. Gagnez ce qu'il vous est possible de gagner, et sachez le conserver; c'est le véritable secret de changer votre plomd en or; et, quand vous possederez cette pierre philosophale, vous ne vous plaindrez pas de la rigueur des temps, et de la difficulté à payer les impôts.

Cette doctrine, mes amis, est celle de la raison et de la prudence. N'allez pas cependant vous confier uniquement à votre travail, à votre sobriété et à votre économie. Ce sont d'excellentes choses à la vérité, mais elles vous seront inutiles, si vous n'avez, avant tout, les bénédictions du Ciel. Demandez donc humblement ces bénédictions; ne soyez point insensibles aux besoins de ceux à qui elles sont refusées; mais donnez-leur des consolations et des secours. Souvenez-vous que Job fut pauvre, et qu'ensuite il retrouva son opulence.

Je n'en dirai pas davantage; l'expérience tient